

LE CHANT DU BODHRAN



ou l'éveil
d'un reporter

M.G. BARREAU



M.G. Barreau

Le Chant du bodhran
ou l'éveil d'un reporter

© M.G. Barreau, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3453-1



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Achevé d'écrire à Paris, en mai 2015

PROLOGUE

La Reine morte

— J’ai plus vite fait de chercher une aiguille dans une botte de foin !

Lena ouvrait un placard, puis un autre, puis un coffre, une armoire, un tiroir, sans toucher à mes boîtes de rangement.

— Tu cherches quoi ?

Elle se posta devant une étagère pour passer en revue les ouvrages exposés.

— *La Reine morte.*

— J’ai dû lire cette pièce cinq fois depuis que tu me l’as prêtée.

— Et... ?

Je réfléchis. Elle fouetta l’air de la main. Un geste nerveux, fébrile.

— À quoi ça sert, tous ces rangements ? s’écria-t-elle. Personne ne s’y retrouve.

J’étais captif de ses doigts grâciles battant l’espace comme un papillon. Sur une impulsion, elle courut vers ma chambre. Une pile de livres formait une colonne éphémère à côté du lit.

Elle réapparut une minute plus tard en brandissant l’ouvrage.

— Tu vois ? lui dis-je en souriant. Tu exagères toujours. Une aiguille dans une botte de foin ! Allons, viens là.

Elle m’adressa de loin un baiser et décrocha son imperméable.

— Je dois aller répéter. À tout à l’heure.

— Je ne serai peut-être plus là. Viens m’embrasser.

— Nous dînons chez Aurore, tu as oublié ?

— Non, mais qui sait ?

— Ce n'est pas le Boutran, ici. Tu es en sécurité.

— Il n'y a pas que la guerre qui sépare.

— Oh toi ! Tu as trop lu *La Reine morte*.

— Tu vas jouer Inès ?

— Non, Ferrante.

— Ferrante ? Un homme ? Un roi ?

— Un roi. Un homme. Ferrante.

— Comment feras-tu pour être crédible ?

— J'y vais.

— Sérieux. Est-ce possible ? L'Aiglon, je veux bien, mais Ferrante ?

— Pourquoi pas ? Nous portons en nous l'humanité tout entière.

— Tu veux dire que je serre dans mes bras tous les hommes et toutes les femmes ?

Elle leva les yeux au ciel, puis la porte claqua.

Lena. La note récurrente dans la partition embrouillée de mes aventures féminines. L'anaphore qui m'arrime, toujours, même quand je viens de butiner une jolie fleur au passage. Je ne suis pas un obsédé du sexe, mais il suffit qu'une femme me juge à son goût pour que j'aie envie de la combler. Injonction sociologique ? Bizarrerie hormonale ? Un autre mécanisme hors de contrôle ? Non, juste une porte entrebâillée avec autorisation d'entrer. Macho, moi ? Plutôt curieux. Jouisseur. Et prudent. Un radar infailible me signale tout indice capable de transformer en affaire scabreuse une étreinte joyeuse : parmi ces indices alarmants, je cite en vrac le désir de s'engager,

de procréer, de stabiliser, l'ombre portée d'un mari ou d'un amant, la perversité, la vulgarité. Une longue liste qui réduit le champ des possibles et m'assure des expériences où le regret, pas plus que le remords, n'a de part. Respect au contraire, délicatesse, dans les limites du contrat tacite, même s'il arrive qu'une femme avoue me voir avec peine reprendre armes et bagages. Mon métier itinérant arrange beaucoup mes affaires sentimentales.

Après le départ de Lena, je reste seul à contempler mon appartement, qui a une vague parenté avec les poupées russes. J'ai la chance de posséder un domicile propice au rangement : un couloir percé de placards, des armoires, une commode anglaise, un bureau Napoléon III avec des tiroirs ouvragés, une bibliothèque, la plupart chinois ici et là.

J'achète souvent des boîtes, les remplis, colle une étiquette dessus, les superpose, les enferme à leur tour. Face à moi, à portée de main, un dossier pour le dernier séjour au Boutran, un pour la documentation, un pour les contacts. L'intérieur de tous ces classeurs n'est pas celui d'un maniaque. L'impression d'ordre a plus d'importance à mes yeux que l'ordre lui-même.

Tant d'hommes et de femmes veulent mettre leur vie en boîte. C'est convoiter son cercueil avant l'heure. Je fais moi-même semblant de sacrifier à ce réflexe sécuritaire. Mais le chaos grouille dans les contenants, derrière les paravents ; la mousse déborde entre les cloisons.

L'ordre dedans et dehors est contraire à la vie.

Le seul endroit qui ne trompe pas dans mon cadre organisé est la ruelle, à côté de mon lit. Mes livres de chevet, empilés selon un classement régulièrement modifié, témoignent de mon goût pour le zapping, les choix instinctifs, les lectures partielles.

Ma ruelle, mon Dehors, c'est le Boutran.

LA QUETE

Là où est la question, là est ton chemin

Entre évidence et doute

Le Boutran

Le Boutran est un petit pays cerné par des Etats autoritaires qui le scrutent par-dessus les frontières. Il respire grâce à une nature généreuse, qui lui a ouvert une vue infinie sur la mer et l'a dans le même temps adossé à la montagne. Les maîtres du territoire, les Boacheys, ont des alliés historiques, loin, au-delà des mers. Je compte parmi eux des connaissances, et même des amis. Nous parlons la même langue, dépensons notre argent pour les mêmes choses : bien manger, danser, voyager, discuter autour d'un verre, séduire.

Les Boacheys ne sont pourtant au Boutran qu'une communauté parmi d'autres. Menacés de l'extérieur comme de l'intérieur par des convoitises et des alliances opportunistes, ils se battent contre un adversaire fuyant, multiforme. Ils se battent comme des lions, comme des patriotes, comme des porte-drapeaux.

Leur domination sur l'ensemble du territoire vacille. Une flamme dans la tempête.

Par eux, une fois sur place, je suis informé des quartiers « chauds » à éviter absolument, des coins tranquilles où faire la fête, et des zones intermédiaires, les plus intéressantes pour moi.

Si l'on veut comprendre le Boutran au-delà du camp familial des Boacheys, il faut interroger les représentants « de l'autre bord », ceux désignés pour s'adresser aux médias ; on lit aussi des ouvrages, on écoute les civils au hasard des rencontres, on échange des analyses avec des collègues. Pour l'observateur extérieur, le pays est divisé en deux groupes principaux, dont le plus agressif se subdivise en nombreux clans. J'ai deux laissez-passer différents pour passer d'un groupe à l'autre.

La réalité est bien plus complexe. Plongé dans la marmite du Boutran, surtout dans les moments d'excitation guerrière, on en a une perception impressionniste. On vit dans l'instant et dans la peur de l'instant suivant.

Les gestes suspendus, les charniers, les odeurs de brûlé, les corps abandonnés, les chairs crevassées en attente de soins qui ne viendront pas, la fuite des vivants... Chaque seconde est si précieuse qu'elle en paraît démesurée, boursouflée, difforme, terrifiante, si précieuse qu'elle promet des lendemains ternes. La guerre, je connais.

Outre qu'il est une réponse à mes affres intérieures, ce que j'aime dans mon métier, c'est l'instant où la situation tout entière se trouve contenue dans une image, comme un flash qui illuminerait l'esprit. Cet instant inattendu, unique, précieux entre tous, qui capte les vibrations alentour. Une fulgurance de comète. Il est ainsi des instants où se concentrent le mouvement, l'expression et le sens. Instants rares. Il faut les saisir au vol. Pourtant, quand on les a capturés une fois, ils deviennent le point d'ancrage, le critère absolu, le but à atteindre. Je ne suis pas naïf au point d'espérer à chaque fois le passage de la comète. Il suffit que le miracle soit possible.

Ce joule de vérité console des faux-semblants, des approximations qui laissent un goût d'inachevé, des contentements faciles. Ils rassurent telles des lucioles dans le noir, des évidences au cœur du doute. Non, le chaos n'est pas vide. Il faut juste y repérer des petits cailloux et suivre le chapelet. Ce qui compte c'est de reconnaître les signes qui montrent que l'on est sur le chemin. Même si la destination reste un mystère. L'intuition, l'expérience, la vigilance s'aiguisent avec le temps, captant ces signes comme des aimants. Et un jour, on est exactement là où il faut, face à l'instant suprême.

Pour ma plus belle prise de guerre, je n'avais même pas mon appareil photo, laissé à l'hôtel. Quelle importance. Viendra un jour où les images se transmettront d'un cerveau à l'autre.

Je rentrais d'une fête bien arrosée avec un ami boachey et nous nous sommes trompés de rue. Pas moyen de reculer. Les balles sifflent dans tout le quartier. On peut imaginer leurs trajectoires faisant des victimes à l'aveugle.

Mon copain est galvanisé par le danger. Il adore jouer avec les mots, un